Document généré le 3 juil. 2025 22:38

Ciné-Bulles

Ciné-Bulles
LE CINÉMA D'AUTEUR AVANT TOUT

Que le bonheur soit la lumière
René Vautier (1928-2015)

Christian Nadeau

Volume 33, numéro 2, printemps 2015

URI : https://id.erudit.org/iderudit/73764ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Nadeau, C. (2015). Que le bonheur soit la lumière : René Vautier (1928-2015). *Ciné-Bulles*, *33*(2), 38–39.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

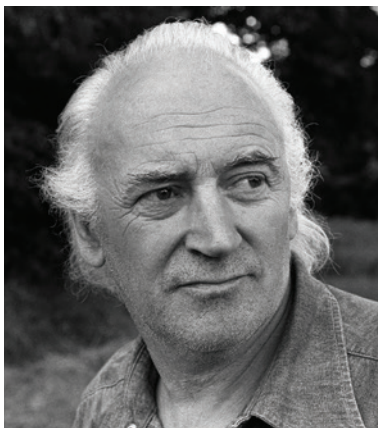
https://www.erudit.org/fr/

Que le bonheur soit la lumière

Un homme est mort qui n'avait pour défense
Que ses bras ouverts à la vie
Un homme est mort qui n'avait d'autre route
Que celle où l'on hait les fusils
Un homme est mort qui continue la lutte
Contre la mort contre l'oubli
Car tout ce qu'il voulait
Nous le voulions aussi
Nous le voulons aujourd'hui
Que le bonheur soit la lumière
Au fond des yeux au fond du cœur
Et la justice sur la terre
(Paul Éluard)[1]

CHRISTIAN NADEAU

En avril 1950, un tout jeune homme se rend à Brest. La ville, ravagée par les bombardements allemands lors de la Seconde Guerre mondiale, se trouve secouée par un immense mouvement de grève, notamment dans le secteur névralgique du bâtiment. René Vautier va sur les lieux où, à la suite d'une grande manifestation, Édouard Mazé, militant syndicaliste de la CGT, a été tué d'une balle dans la tête par les forces de police. Avec une petite caméra 16 mm et accompagné de deux jeunes Brestois, Vautier va employer toutes ses énergies à filmer la manifestation monstre lors des obsèques de Mazé. Ce sera **Un homme est mort**, que l'on prévoit projeté sur les chantiers en grève. Le titre reprend un vers d'un poème de Paul Éluard, écrit en hommage à un résistant assassiné, lu en voix *off* lors des projections pour les grévistes.



René Vautier en 1977 — Photo : AFP

Par le son et l'image, ce film aujourd'hui disparu illustre ce qui constitue l'essence du cinéma militant de René Vautier. Par l'image, car celui-ci tient moins à réaliser un témoignage pour l'histoire qu'à faire concevoir le cinéma comme moyen d'action politique, montrer aux ouvriers en grève leur lutte afin de leur donner le courage de la maintenir aussi longtemps que cela sera nécessaire. Et le film a effectivement vécu le temps de la grève pour disparaître ensuite. En effet, très abîmé après 150 projections, il sera définitivement perdu un mois après la grève à la suite d'une ultime représentation devant un public composé de techniciens du cinéma[2]. Par le son, car s'il est important de tout montrer, il faut aussi tout dire et, surtout, laisser la parole à ceux et à celles qui en sont dépossédés. C'est ainsi que le poème d'Éluard est devenu, le temps d'un soir, celui d'un Brestois gréviste. En raison d'un problème de magnétophone, Vautier doit lire lui-même le texte d'Éluard qui accompagne le film, jusqu'à l'extinction de sa voix. Il sera alors remplacé par l'un des deux Brestois, qui improvisera à partir du poème sans se sentir obligé de lui être fidèle. Vautier réussira à enregistrer cette interprétation et à la faire entendre à Paul Éluard lui-même, lequel en sera touché jusqu'aux larmes.

René Vautier est décédé le 4 janvier dernier. Il incarnait une longue tradition du cinéma politique français et surtout une certaine idée de l'indépendance de l'artiste. Contre vents et marées, il a tourné les luttes sociales, les grandeurs et les misères du monde ouvrier, il a dénoncé le colonialisme et les guerres menées en son nom. Il a aussi bravé la censure pour faire connaître la vérité.

Déjà en 1949, âgé d'à peine 21 ans, il se voit chargé par la Ligue de l'enseignement de réaliser un film sur la vie des villageois d'Afrique occidentale française. Le film a pour mission de rendre compte de la vie quotidienne des paysans d'Afrique. Très vite, Vautier se détournera des scènes anodines proposées par ses guides pour se tourner vers l'horreur du monde colonial. S'ensuit une altercation avec les autorités, qui tentent de lui imposer les normes du décret régissant les prises de vue cinématographiques en Afrique coloniale. Vautier s'insurge et doit fuir s'il veut réaliser ce qui deviendra **Afrique 50**, le premier film anticolonialiste français. Il montre toute la brutalité, la sauvagerie des coloniaux qui vont jusqu'à prétendre apporter la civilisation aux peuples d'Afrique. Le

1. Extrait de « Gabriel Péri » dans *Au rendez-vous allemand*, Paris, Éditions de Minuit, 1945.

2. Cet épisode de la vie de René Vautier a fait l'objet d'une bande dessinée, *Un homme est mort*, par Kris et Vautier, parue en 2006 chez Futuropolis.

Image du film **Avoir 20 ans dans les Aurès**. Celui-ci fait parti d'un coffret de films de René Vautier proposé par la coopérative audiovisuelle Les Mutins de Pangée (www.lesmutins.org).

documentaire sera interdit pendant 40 ans, jusqu'à ce que, paradoxalement, le ministère des Affaires étrangères du gouvernement français souhaite en acheter les droits pour prouver aux anciens pays colonisés qu'un sentiment anticolonial existait en France dès les premières années d'après-guerre. Recherché par la police, Vautier tourne malgré tout **Un homme est mort** et sera ensuite envoyé dans une prison militaire en Allemagne, un comble pour un homme qui avait été décoré pour sa participation, jeune adolescent, à la Résistance française. Il n'en sortira qu'un an et demi plus tard, en 1952.

L'expérience de la prison ne découragera pas Vautier. En 1956, il tourne en toute clandestinité les maquis de la révolution algérienne. Son film **Algérie en flammes**, sur l'Armée de libération nationale, lui vaut d'être jeté dans une prison algérienne pendant plus de deux ans par le Front de libération nationale, où il sera même torturé, puis relâché sans explications. Vautier continue de croire qu'il s'agit d'une erreur et s'installe à Alger pour y tourner la fin de la guerre et les premiers pas de l'Algérie indépendante.

Son retour en France à la fin des années 1960 le conduit à participer aux activités du groupe Medvedkine de Besançon, au moment de la production du film **Classe de lutte**[3]. Au début des années 1970, il entame une grève de la faim pour protester contre les mesures de censure instaurées en France. Dans ses mémoires, Vautier explique comment un fonctionnaire lui a fait comprendre qu'il réussira à faire abolir les décrets de censure, mais que celle-ci s'imposera malgré tout par les choix des diffuseurs publics, ce qui est la preuve pour lui que la bataille juridique ne peut suffire lorsqu'il s'agit de causes politiques.

Il est impossible de dresser ici la liste exhaustive des films réalisés par Vautier. On signalera toutefois **Avoir 20 ans dans les Aurès**, Prix de la critique internationale au Festival de Cannes en 1972, **Frontline** (1976), sur l'Apartheid en Afrique du Sud, et **Marée noire et colère rouge** (1978), sur les conséquences du naufrage du navire pétrolier Amoco Cadiz en bordure des côtes bretonnes, qui provoqua une marée noire considérée comme l'une des pires catastrophes écologiques de l'histoire française et sur la manière dont les politiciens et les intérêts financiers ont voulu minimiser la portée du drame.

Vautier montre l'image comme d'autres brandissent le poing. En fait, tout son œuvre se trouve en un certain sens contenu dans les mots d'Éluard. Vautier fait œuvre de défense : celle des opprimés, des laissés-pour-compte, des humiliés du colonialisme. Il porte aussi la voix de celles et de ceux qui refusent l'arrogance et la domination des puissants pour vivre une vie décente. Il ne craint pas la violence, mais préfère la caméra aux fusils. Il a mobilisé une mémoire pour celles et ceux dont la France coloniale voulait effacer le passé, voire nier l'existence. Et surtout, il a su offrir le bonheur et la justice par la lumière, dans la pénombre des salles obscures comme sur les murs des chantiers ouvriers. CB

3. À ce sujet, voir Christian Nadeau. « Voir avec ses propres yeux » : Chris Marker et les groupes Medvedkine en France, *Ciné-Bulles*, vol. 33 n° 1, hiver 2015, p. 36-39.